



Tables à thé mobiles.

La table à thé de Miss Elsie de Wolfe employée récemment dans une représentation à New York est presque unique. Il n'y en a qu'une autre du même genre, et elle appartient à la reine Alexandra d'Angleterre. Celle de l'actrice lui a été offerte par une amie, la marquise douairière d'Anglésea, pour qui elle avait été fabriquée par un ouvrier italien. C'est une petite voiture en verre dont les diverses parties sont fixées par des pièces d'acier.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. It shows temperature readings for the 4th of March 1902, with values ranging from 66 to 72 degrees Fahrenheit and 19 to 22 degrees Centigrade.

NOTRE

Nouveau Feuilleton

Nous avons commencé samedi dernier la publication d'un feuilleton nouveau de M. Georges Maldege. Nous croyons que la lecture en sera attachante du commencement à la fin. L'auteur, dont le talent d'écrivain s'affirme à chaque page de l'événementaire histoire qu'il nous conte, a voulu, tout en nous montrant le rôle que joue dans le monde cette puissante majesté l'OR, nous faire voir aussi que ce n'est pas une idole devant laquelle s'incline toujours l'homme, car, si dans le drame aux péripéties duquel il nous fait assister, il est des personnages dont l'âme n'a jamais été effleurée par des sentiments qui nous élèvent à nos propres yeux, il en est d'autres vraiment nobles que possèdent toutes les vertus, d'autres capables des élanes les plus généreux, qui possèdent aux dévouements les plus sublimes.

Une fortune pour les pauvres.

Un riche Anglais, M. Francis-William Watkins, qui était bien connu des pauvres du cinquième arrondissement qu'il comblait de ses libéralités, vient de mourir à Florence. Il laisse toute sa fortune, biens mobiliers et immobiliers, à la Société Saint-Vincent de Paul, à l'exception d'une somme de deux cent mille francs que, selon ses dernières volontés, devront se partager le cardinal Richard, archevêque de Paris, et le pape Léon XIII.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA GRIFPE D'OR.

Par Georges Maldege.

PREMIERE PARTIE.

EVE-ROSE.

Je cessai de travailler le soir...

Le 4 mars.

De tout temps, le 4 mars a été brillamment célébré parmi nous, et à juste titre. Les pompiers sont des hommes qui rendent d'immenses services à la communauté, qu'ils soient simplement volontaires, comme autrefois, ou enrégimentés comme aujourd'hui. Ce sont des citoyens dévoués qui méritent l'estime de tous les honnêtes gens et dont on ne saurait trop honorer le dévouement. Ce sont des soldats qui à chaque instant du jour et de la nuit sont exposés à sacrifier leur vie pour sauver nos biens et trop souvent nos existences. Il y a des héros que l'on comble d'honneurs, qui portent fièrement les décorations que le pays reconnaissant leur a décernées et qui n'en ont pas tant fait que ces obscurs soldats auxquels nous devons souvent notre salut et celui des êtres qui nous sont les plus chers. La vie du pompier est une vie faite de dévouement et de sacrifice. Il n'en est pas un seul qui, sortant de chez lui au premier signal d'alarme, soit sûr de rentrer chez lui sain et sauf. Il affronte le feu, un ennemi bien autrement terrible que les balles d'un adversaire que l'on ne connaît pas, qui tire à tout hasard et envoie presque toujours sa poudre aux moineaux. Cet ennemi peut pardonner; le feu ne pardonne jamais, et malheur à celui qu'il atteint. Nous ne connaissons qu'une sorte de guerriers que l'on puisse comparer au pompier, c'est le marin, parce qu'il a à combattre un élément aussi aveugle, aussi tenace, aussi meurtrier. C'est donc avec raison que nous avons consacré, chaque année, un jour à la célébration des hauts faits de ces braves gens. Que de familles parmi nous comptent quelque victime de l'incendie et pour lesquelles ce jour de fête n'est qu'un jour de deuil. Hier donc, non comme à l'ordinaire cependant, nos pompiers ont célébré solennellement leur fête. Il y a eu des réunions joyeuses, des banquets auxquels la communauté a pris cordialement une part active, et heureux ceux à qui cette célébration n'a pas rappelé quelque cruel souvenir.

On peut féliciter la Nouvelle-Orléans d'avoir été une fois de plus le 4 mars; qui sait si l'an de nous ne devra pas demain la vie à quelqu'un de ces braves qui aura sacrifié sa vie pour le sauver! Conservons précieusement ce culte du 4 mars; il nous portera bonheur.

LE Canal Isthmique.

Plus on suit d'un regard intelligent et observateur la marche en avant du peuple américain, plus on reste ébloui des progrès véritablement prodigieux qu'il a accomplis, depuis une centaine d'années à peine. Se lançant aventureusement dans la carrière au milieu de vastes déserts et n'ayant pour l'aider dans sa marche que deux ou trois millions d'hommes, il a pu dans ce court espace de temps accroître le nombre de ses habitants à près de quatre-vingts millions d'âmes, ce que n'avait fait aucun peuple avant lui.

D'un trait de plume et pour quelques millions, il a su s'assurer la propriété de près de la moitié de tout un continent; il a commencé à tout hasard à cultiver cet immense territoire dont il ne connaissait pas la valeur productive et il en tire des richesses incalculables; les bras lui manquaient pour tirer parti de ce sol; il a fait appel à toutes les populations du vieux monde, riches et pauvres, pauvres surtout, et tout le vieux monde a répondu à son appel; il a voulu devenir une grande puissance continentale et il a été servi à souhait; ceux-là qui avaient intérêt à arrêter ses progrès l'ont aidé dans l'exécution de ses projets. Il s'est fait un jour le protecteur de colonies maltraitées par leur métropole, et il a si bien réussi que de jour en jour, il est devenu, de puissance continentale qu'il était jusque-là, grande puissance coloniale. Le peuple américain est dans son âge d'or, on peut dire son âge héroïque; il peut tout ce qu'il veut et réussit dans tout ce qu'il tente, sans que personne ait le désir ou le pouvoir de s'y opposer.

Quarrièr-t-il cependant? nous sommes en pleine ère des percements d'isthmes et des grands canaux inter-océaniques. Des fleuves canalisés, des presqu'îles séparées de la terre ferme, des grands canaux navigables, il y en a partout. Un seul reste à percer c'est celui de l'Amérique Centrale par la voie de Panama ou—ce qui vaut peut-être encore mieux—par la voie du Nicaragua. De deux côtés différents on a offert ce canal aux Américains. Personne ne s'oppose à ce qu'ils s'en emparent. Ceux-là même qui ont le plus ardent désir de contre-carrier le projet ne l'osent pas. Le creusement du canal, quel qu'il puisse être, ferait la fortune des Etats-Unis; il leur donnerait l'empire des deux grands océans et ils ne veulent pas le creuser ou, tout au moins, ils y apportent des retards que l'on ne peut s'expliquer. Ce ne sont pas les populations de l'Union qui y font obstacle; elles sont unanimement en faveur de l'entreprise. Les ennemis du canal ou de ces canaux sont les chefs de grandes compagnies de chemins de fer qui traversent le continent américain de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, sous prétexte que le canal ruinerait leurs lignes ferrées, ce qui est tout simplement une idée ridi-

cule et odieuse. En face des hésitations, des lenteurs, des reculs dont nous sommes les témoins, nous avons franchement le plus grand intérêt à comprendre les Américains. Eux, d'ordinaire, au coup d'oeil si juste, à la perception si prompte, à l'exécution si hardie, ils s'arrêtent devant des oppositions auxquelles personne ne croit et que personne n'a le courage de soutenir. Il y a là de quoi dérouter tous les esprits. Si aujourd'hui, au moment où commencent les travaux sérieux du Congrès, nous revenons sur cette interminable question, c'est que l'intérêt, un intérêt aussi légitime que puissant, nous y force, c'est que nous avons tout lieu de craindre qu'une fois de plus, la session congressionnelle ne se passe sans que rien n'ait été fait; c'est que toutes ces misérables tergiversations, fruit de l'intrigue et du plus étroit égoïsme, paralysent les affaires et arrêtent toutes les entreprises; c'est que tout notre avenir, celui de la Vallée du Mississippi comme celui de notre port dépend de l'exécution prompte du projet.

Tout bon Louisianais doit avoir à cœur la solution prompte de ces deux questions vitales: celle de l'industrie sucrière et celle du canal isthmique.

MORT D'UN IERMITE.

On signale de Riom la mort d'un personnage assez singulier. M. Georget—qu'on appelait familièrement dans le pays le père Georget—était une sorte d'ermite laïque qui s'était retiré en un repli de la vallée entre Saint-Hippolyte et Manzat, et dans une maisonnette modeste construite par lui-même, reliait Homère, Virgile et Horace, et, entre temps, mettait en bouteille l'eau minérale d'une source voisine (aucun est bidendum) qu'un petit âne l'aidait à transporter à la ville. Mais un hiver, les ressources manquant, il dut tuer l'animal pour ne pas mourir de faim.

Cet original qui associait en sa personne l'ascétisme, le négociant et l'helléniste avait été jadis professeur au lycée de Clermont. Les baigneurs qui l'étaient fréquentés à Châtelluguyon se plaisaient à lui faire visite et à s'entretenir avec lui. Le père Georget était âgé de quatre-vingt-douze ans. Si elle ne profite pas aux sociologues, son histoire, toutefois, est de nature à laisser un enseignement aux hygiénistes.

L'éléphant sauveur.

Les journaux anglais consacrent quelques lignes émaillées d'un éléphant, nommé Gus qui vient de succomber à Hereford, aux suites de l'infirmité. Le pachyderme était âgé de 135 ans.

Gus était soigné avec des grogs, et la préparation de ces boissons toniques n'exigeait pas moins, chaque jour, de quinze bouteilles de whisky, rhum et eau-de-vie.

Fen Gus compte une belle page dans sa vie. Un jour qu'il se trouvait en villégiature au bord de la mer et qu'il prenait son bain, il entendit les cris désespérés de deux enfants qui se noyaient. Gus n'hésita pas, se précipita au secours des petits humains et, les ayant saisis avec sa trompe, les installa commodément sur son dos. Après quoi, il les ramena sur le rivage. On voit que Gus mérite bien une courte nécrologie.

L'AUTOPSIE DE DOODICA.

D'examen du corps de Doodica a été pratiqué en présence du docteur Doyen, du docteur Toupet, du docteur Marcel Baudouin et du commissaire de police du 10^e arrondissement, sur la demande des parents adoptifs de l'enfant, afin de juger de la nature exacte des lésions qui ont déterminé la mort et d'en tirer des conclusions utiles au point de vue du traitement de Radica.

Le docteur Doyen a expliqué, en ces termes, le résultat de cette autopsie: «Le corps est d'une maigreur squelettique. Les personnes présentes ont constaté qu'il n'existait aucune lésion du péricardium du cœur, des plèvres, ni du poumon; le péritoine est, au contraire, envahi par la tuberculose; les adhérences sont généralisées et la cicatrisation du foie s'est effectuée sans trace de la moindre hémorragie post-opératoire.

«La fosse iliaque droite et le flanc droit sont remplis de pus et de matières fécales qui proviennent du cæcum, où existe une large perforation de nature tuberculeuse, à l'insertion de l'appendice, qui est à peu près entièrement détruit. Cet abcès s'étend dans le bassin et jusque dans la fosse iliaque gauche. Il est tellement étendu qu'aucune opération n'aurait pu en déterminer la guérison.

«Le cerveau est absolument sain. La dissection de l'artère pulmonaire démontre la présence, à cheval sur la bifurcation, d'un caillot fibreux de 5 à 6 millimètres de diamètre et d'environ 4 centimètres de longueur. «Les lésions de péritoine tu tuberculose étaient tellement avancées que, même si la perforation du cæcum n'avait pas eu lieu, la guérison complète était impossible.

«Les détails de cet examen, qui sera poursuivi dans le laboratoire de bactériologie du docteur Doyen, seront communiqués ultérieurement aux sociétés savantes, ainsi que la relation scientifique de l'opération, qui présente des particularités du plus haut intérêt.

Doodica a été entourée, sur son lit de mort, d'anémiques et d'orchidées. Deux religieuses veillaient à son chevet.

Les anciens camarades et les amis des deux sœurs sont arrivés après la matinée du cirque Barnum. Quelques-uns portaient des fleurs qu'ils ont déposées sur le lit de Doodica.

Radica ignore toujours la mort de sa sœur. Elle l'a réclamée à plusieurs reprises. On lui a répondu que Doodica avait été envoyée dans un pays plus chaud où elle allait se rétablir, et qu'elle-même irait bientôt achever sa guérison dans un autre climat.

Satisfaite, l'enfant a demandé si sa sœur se portait mieux et, rassurée, s'est remise à jouer avec ses poupées. Elle a mangé de bon appétit et passé une bonne nuit.

L'enfant a été transportée au sanatorium que le docteur Malbran, neveu de la grande cantatrice dirige à Gorbio, près de Menton.

Allocation du gouvernement Italien.

New York, 4 mars.—Au cours de sa réunion annuelle, la société protectrice des émigrants italiens a appris par le consul général italien qu'une subvention de \$2,000 lui avait été accordée par le gouvernement avec promesse de nouveaux secours.

La Politique Française Contemporaine

Jugée par les étudiants américains.

Rapport sur les prix annuels fondés par le Baron de Coubertin.

PAR LE PROFESSEUR ALCÉE FORTIER

La plupart de nos lecteurs savent que le Baron de Coubertin, un Français éminent qui, digne descendant des hommes qui ont contribué si puissamment à l'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique, s'est pris d'un amour passionné pour les Américains et travaille sans relâche à resserrer les liens étroits qui unissent les deux Républiques sœurs. Le Baron de Coubertin, toujours possédé de cette idée qui le poursuit depuis longtemps, a fait de nombreux voyages dans notre pays; il en a étudié les goûts, les tendances, cherchant à rapprocher les deux peuples, non sans succès, et il a fini par instituer des prix accordés aux étudiants américains qui ont, sur ce sujet important, fait les meilleurs travaux. C'est ainsi qu'il est arrivé à fonder cinq médailles qui sont distribuées aux étudiants des universités de Harvard, de Princeton, de John Hopkins, de Tulane, de Palo Alto et de Californie.

C'est le résultat des travaux de ces intelligents universitaires que vient de publier le professeur Alcée Fortier dans un court mais excellent rapport que nous avons sous les yeux, et dont la lecture est d'un attachant intérêt. Ce qui donne un prix inestimable à ces travaux, c'est qu'ils traitent tous les questions d'actualité, des questions qui passionnent les esprits et dont la solution parfois est encore quelque peu incertaine.

En voici quelques exemples curieux: 1. «Que le système actuel du gouvernement républicain en France convient mieux au peuple français que celui du Second Empire.

«Que le système congressionnel américain serait mieux adapté aux conditions politiques de la France moderne que le système parlementaire.

«Qu'il est de l'intérêt de la France de s'allier étroitement à l'Italie.» Etc.

On comprend immédiatement l'immense intérêt qui s'attache à ces travaux.

Nos lecteurs ne s'attendent pas sans doute à ce que nous les traitions bruyamment, au pied levé, mais nous comptons y revenir. Ils en valent la peine.

En attendant, nous félicitons M. le Prof. Alcée Fortier d'appeler l'attention publique sur ces graves questions et nous le remercions sincèrement de l'envoi d'un exemplaire de son intéressant et savant travail.

UN SOSIE DE VICTOR HUGO

Victor Hugo, comme la plupart des grands hommes, a eu son sosie. Ce brave homme partagea avec le poète, pendant les dix dernières années de la vie de celui-ci, l'admiration du public. Et Victor Hugo, auquel on en parlait fréquemment, n'était pas sans en montrer parfois quelque impatience.

Le brave homme habitait Passy, comme le grand homme. Il s'habillait comme lui. Il portait une barbe blanche fournie et raillée en rond comme lui. Mais il avait grand soin de ne jamais être aux mêmes endroits en même temps que l'auteur des «Misérables».

Le jeudi, par exemple, jour que choisissait Victor Hugo pour venir se délecter, au guignol de l'avenue Marigny, des fureurs de la «Mère Tartempion», et de l'espéranto cynique de «Gringale», à peine le grand homme s'était-il retiré que son sosie apparaissait. Il prenait la même place, la même pose, les mêmes manières, et recevait les mêmes murmures d'admiration.

Et il y avait des habitués qui venaient précieusement à l'heure du brave homme, pour admirer le grand homme.

THEATRES.

THEATRE AUDUBON.

Grâce à l'excellent choix de ses pièces, la troupe Aubrey remporte toujours de vifs succès. Celui de «The Indian» est éblouant. Mortimer Snow et Miss Dal Gish y font merveille. Ce sont deux têtes de troupe précieuses pour une direction. Beaucoup de monde hier soir au théâtre Audubon. Il en sera ainsi toute la semaine.

THEATRE TULANE.

Au Tulane, «The Rogers Brothers in Washington» ont le don de tenir le public en belle humeur. On s'y délecte et y entretient un vaste déridé pendant toute la représentation et l'on rentre chez soi plus déridé que quand on en était sorti. La troupe des «Rogers Brothers» est composée de comiques de premier ordre.

ST. CHARLES ORPHEUM.

La foule envahit l'Orpheum depuis lundi. Le public fait chaleureusement accueil à toutes les scènes de comédie, à tous les morceaux détachés qui composent les représentations du théâtre de la rue St. Charles. Il y a de tout dans ce spectacle—danses électriques, chants, comédie, scènes acrobatiques, scènes comiques et excentriques; et, dans tout cela, une variété étonnante. Heureux Orpheum! Il n'a eu que des succès jusqu'ici. Si vous voulez passer une soirée agréable, allez à l'Orpheum.

GRAND OPERA HOUSE.

Malgré le Carême, les théâtres font toujours de belles recettes, témoin le Grand Opera House où «The Sea of Ice» attire la foule. On y applaudit bruyamment M. Freeman dans ses deux rôles et Miss Lintchine, les deux étoiles du théâtre de la rue Canal, ainsi que M. Sainpolis et Demmes. La mise en scène est splendide.

THEATRE CRESCENT.

C'est le Crescent qui tient le record du drame, cette semaine, avec la pièce si émouvante «Quo Vadis», aux idées si élevées, aux scènes si intéressantes. «Quo Vadis» n'est plus une nouveauté pour nous; le public l'avait déjà applaudi. Cette fois-ci, le succès est plus grand encore. L'honneur de ce succès revient en partie aux acteurs qui sont excellents.

MOTS POUR BIRE

Berlureau a une discussion au café avec un individu d'une propriété douteuse. —Ne m'échauffez pas, dit ce dernier, il pourrait vous en cuire; le vous prie que j'ai cinq ans de salle. —Berlureau, doucement! —Sans compter les mains!

Berlureau, qui a fêté largement le jour de l'an, se rend à l'atelier qu'il quitte matin. —Et comme son patron le réprimande: —Excusez-moi, dit l'ivrogne, j'étais souffrant, j'ai été retenu chez moi. —Le patron goguenard: —Par la goutte!

Au café des Comédiens. —A-t-on des détails sur l'entrevue des socialistes et du ministre? —En résumé, les socialistes ont invoqué leurs droits... —Et le ministre les a invités à rester dans la... égalité!

je boirai du lait... et ma gastralgie... nerveuse surtout, cèdera... comme tout ce qui est nerveux, beaucoup plus vite peut être que nous ne le supposons. —Vous croyez cela, docteur? interrogea la jeune femme, restant profondément anxieuse, des larmes au bord des paupières. —Il vaudrait mieux le Midi; cependant, si votre mari ne peut absolument pas en ce moment quitter Paris, un régime sérieux, un repos relatif, auront certainement raison de ce mal bizarre! —Oui, n'est-ce pas? bizarre... —Certes... —Et qui n'a d'autre cause que la fatigue? —Je le crois. —Sans en être sûr? Elle questionnait à présent, ne réprimant point les frissonnements qui, sous sa chaude sortie de bal, effleuraient ses épaules. Son interlocuteur sondait ses yeux noirs en détresse, épronvaut malgré lui un malaise, celui peut-être de son mensonge et peut-être un autre vague, avec encore dans les oreilles les phrases anonymes, énigmatiques, profondément troublantes, du «petit bleu».

—Terrenas ramena chacun au calme, à la raison. —Le docteur n'a trouvé aucun lésion, madame. —Alors, pourquoi ces visages quand je suis entrée? —Ces visages?... C'est le vo-

tre qui, pour ma part, m'a effrayé. —Tu étais décomposée, prononçait le mari. —C'est vrai? —Positivement. —Il se retourna vers le docteur. —Allons, mon cher Saussey, pas autre chose que le régime lacté, sans nourriture? —Pas autre chose... et aussi quelque repos. —Où, c'est le moins facile... Cependant je vous promets de me conformer le plus possible à la prescription... Dites-moi donc, vous n'allez pas chez le Maître? Le docteur écarta son pardessus qu'il déboutonnait seulement, en entrant dans l'appartement chauffé, montrant son habit de soirée.

—Au contraire... Je repasse vivement à la maison prendre ma femme, qui doit être prête. —Alors, nous nous retrouvons là-bas? —Parfaitement... Quelque vous feriez mieux, vous, de vous coucher. —Jamais de la vie!... J'adore la musique, et nous allons entendre des meilleurs artistes... Nous ne rentrerons d'ailleurs pas tard. —Oh! non, nous ne rentrerons pas tard! répéta madame Vallurier. —Le docteur salua madame Vallurier, Jules Terrenas lui dit: —A tout à l'heure. —Et tout deux s'en allèrent, re-

conduits par Jacques jusqu'à la porte du palier. —La femme et le mari se retrouvèrent en tête à tête. —Nous partons? demanda ce dernier en refermant sans affectation, le tiroir à la dépêche, et en retirant encore la clé. Elle ne répondit point. Elle attachait sur lui ses yeux bruns, très doux et très tristes. La mante de satin pâle, garnie de zibeline, s'était écartée; le buste apparaissait, élancé, gracieux, avec la neige de la gorge, coupée par le décolleté de velours oramoi.

Au cou, ni perles ni brillantes, rien qui atténuât la finesse des attaches, la grâce fière des contours: un col de jeune fille, sur des épaules déliées et triomphantes de jeune femme. —Et dans cette robe rouge chatoyante, avec la tristesse même de son attitude, ses beaux yeux heureux d'habitude, ternis par un voile, cette brune à la peau de lait, était bien la créature qui peut personnifier pour un homme: le rêve, l'enchantement, l'amour.

Jacques Vallurier eut un élan si brusque, la prenant à pleins bras, approchant des siennes ses lèvres névrosées, que la pelisse tomba, le montrant tout entier, dans le fourreau qui le moulait en s'élevant vers le bas de la jupe, jusqu'à former une longue traîne, soulevée par les de volants soie des dessous, et s'enroulant à ses pieds.

A ses doigts, non encore gantés, des bagues de prix; à son bras gauche et descendant du coude, un fin serpent d'or, aux yeux d'émeraude, qui brillait comme deux petites flammes vertes, de chaque côté de la tête, aplatis sur le poignet. Elle avait abaissé son front sur l'épaule de son mari, et ce bras, serré dans un replis du bijou, lui entourait le cou. —Mon Jacques, soigne-toi, je t'en supplie... J'essaye depuis plusieurs jours de te cacher mon tourment, mais je souffre... Qui tu me fais souffrir... j'ai peur! —Peur de quoi... ma chérie? —Que tu ne sois malade, plus gravement que tu ne veux me le dire... que vous n'avez voulu le dire tous les trois... il n'y a qu'un instant... —Je t'ai dit, nous t'avons dit la vérité... Tu t'en rendras compte dans quelques jours... Le changement complet de régime me remettra rapidement. —Je tremble... —Comme tu es nerveuse! tu ne m'as jamais vu malade, cela te bouleverse... Je l'ai compris, tant que Saussey n'avait pas prononcé... Maintenant c'est fait, tu as toute confiance en son diagnostic, il n'y a plus de raison de l'inquiéter. —Evidemment, je devrais, au contraire, te remonter... et je ne peux que te répéter: J'ai peur!

—Mais peur de quoi? —Je ne sais... de l'avenir... J'ai entendu soutenir cette thèse, qu'à chaque être dans la vie il n'est dévolu qu'une part de bonheur... et nous avons été si heureux!

—Pourquoi ne le serions-nous plus?... Ce n'est pas à notre âge qu'on l'a épuisée, sa part de bonheur. —Il souriait et sa voix faiblissait; c'était lui, surtout, que la terreur mordait. —C'était lui, qui sentait un vent de tempête, tournoyer autour d'eux, les balloter dans son tourbillon, les saisir et les emporter. —Oh! oui, nous avons été bien heureux, ma chérie, bien heureux!... Et nous le serons encore, parce que nous ne cessons pas de nous aimer, d'avoir confiance l'un dans l'autre... n'est-ce pas? d'avoir confiance... Elle se jeta en arrière, et comme elle la maintenait par la taille, elle lui posa sur la poitrine, en le reposant, une main, celle vers laquelle descendait le serpent d'or, le mince reptile aux yeux verts, qui envoyèrent leur petite flamme dans les yeux du mari.

Il vibra lui aussi, la lâcha, tandis qu'elle articulait: —Confiance! mais toujours!... Ne l'as-tu plus?... Jacques... Il y a quelque chose que tu me caches... —Rien...

—Tu le jures? —Pourquoi veux-tu que je jure?... On ne demande de serments qu'à ceux qui mentent... en qui justement on n'a pas confiance. —C'est que je sens, je le répète, quelque chose... Oui, je veux que tu jures... je le veux, le serment, qui m'élèvera cette oppression, ressentie déjà... qui m'étouffe... jure, sur les deux chères têtes... Mais avant qu'il ait ébauché un geste, articulé une dévotion: —Tais-toi, je suis folle!... Mettre en jeu les innocents qui sont vos enfants, c'est un crime... Ne dis rien! nous les engloberions dans notre malheur, si le malheur nous touche... Les vois-tu, ces chères têtes, attentives?... Non, Jacques, non, tais-toi!

Il la reprit dans une même étreinte, passionnée, tendre et doux, ayant vaincu l'affolement, surmonté le trouble dont la constation l'effrayait. Aujourd'hui comme hier, et comme elle le serait demain, elle était la compagne, l'amie fidèle, le dévouement et la tendresse, sur lesquels il pouvait compter... Tels que devraient le faire dans le chemin de la vie, Apre même pour les heureux, ceux que le mariage a liés, trop souvent les forçats d'une chaîne que le divorce ne brise point si l'enfant, de ses mains frêles, en tient